

Alors, après avoir serré soigneusement le portefeuille et les papiers du mort, avec respect il lui ferma les paupières ; puis, par une vieille habitude bretonne, il croisa les mains glacées sur la poitrine, donnant ainsi à Yves de Villepreux l'attitude de la prière. Lui ne pria pas. Il avait oublié le *De Profundis* que l'on dit si pieusement pour les trépassés, là-bas, en Bretagne, dans cette presqu'île de Quiberon, qui était son pays.

La barque voguait très lentement, et cet Yves Kermorgan qui, par une étrange coïncidence, portait le nom de baptême du mort, reprit place sur le petit banc et se mit à rêver.

Quelle serait sa destinée ? Lui, le seul survivant du naufrage, serait-il condamné à languir quelques heures, quelques jours encore, sur cette barque endormie dans le calme ? Allait-il y mourir lentement de soif et de faim, car il n'avait pas un biscuit pour apaiser les crampes qui déjà se faisaient sentir à la suite de son long jeûne ? Allait-il mourir abandonné, tomber à côté de l'autre ? Non, il ne le croyait pas. Une voile apparaissait il n'avait qu'à veiller.

Il tressaillit. Des êtres vivants. Pailures bizarres venaient de surgir des profondeurs de l'eau salée. Ils avaient un vol effaré, avec de longues ailes d'un bleu d'acier ; puis il retombèrent dans les vagues, et tout redevint immobilisé et silence. C'était un banc de poissons volants qui, en se heurtant à la barque, s'étaient soudainement éveillés de leur molle quiétude.

Le canot continuait de flotter comme une chose morte, comme une épave sans vie. Le jour finissait de nouveau, et la nuit calme descendait. Yves rêvait toujours, remontant par le souvenir, les vingt-cinq années de son existence mouvementée. Il songeait à une pauvre chaumière bretonne, isolée au détour d'un chemin. Cette chaumière, c'était

son nid, son berceau de fils de pêcheur. Tout petit, son père le prenait pour mousse, et, pendant les nuits tièdes de l'été comme pendant les nuits glacées de l'hiver, ils s'en allaient tous deux jeter les filets. Puis le père mourut, englouti par l'océan, et l'orphelin fut pris en amitié par le fils d'un banquier millionnaire. Cet élégant André, à la chevelure blonde, aux lèvres rieuses, passait chaque année ses vacances au village de Portivy, dans un chalet luxueux. Yves devint le compagnon de ses jeux, et ce furent de beaux jours pour le fils du pêcheur... et jours désastreux aussi, car il

comparaît sa chaumière misérable au luxueux chalet. En hiver les deux enfants s'écrivaient. Yves racontait la monotonie de la lande et les caprices de la mer. Le fils du banquier lui répondait par le récit de ses plaisirs, et presque toutes ses lettres commençaient par ces mots : *Figure-toi, mon cher !*

Ah ! c'était dur d'être toujours obligé de se figurer. L'enfant pauvre demeurait de longues heures assis sur le banc de pierre devant la mesure bretonne, et au bruit de l'océan qui grondait, il songeait, il se figurait. Et à force de se créer un monde imaginaire et enchanté, il sentait les morsures de l'ambition en plein cœur. Le désir de la fortune lui montait à la tête comme une liqueur capiteuse. De plus en plus il prenait en aversion son humble existence. Non, il ne languirait pas toujours, inconnu, et pauvre, sur une lande aride. Il voulait parvenir. Il épuiserait sa jeunesse et ses forces cérébrales dans l'étude, il enfoncerait la porte du succès d'un rude coup d'épaulé.

Et radieux. Yves se présenta un matin devant sa mère. Une lettre d'André l'appela à Paris, et cette lettre disait : *"Viens. Nous suivrons les mêmes études. Mon père me l'a promis."*

Les yeux d'Yves brillaient d'un éclat étrange. Il se voyait déjà enfourchant le coursier de la fortune, et c'était, à travers la vie, un galop merveilleux.

—Oui, mère, s'écria-t-il, je réussirai, vous entendrez parler de moi.

Huit jours plus tard, la Bretonne, dont il avait vaincu l'hésitation, glissait dans la main de son fils l'offrande de sa pauvreté : trois louis d'or enveloppés de papier gris ; puis, le serrant étroitement sur son cœur :

—Ecris-moi souvent... ne m'oublie pas... Songe toujours au pays... surtout, surtout dis chaque soir un *"Ave Maria."*

Il était six heures et c'était un triste matin d'hiver. La pauvre porte de la chaumière s'ouvrit pour laisser sortir le jeune ambitieux. Elle se referma sur un dernier baiser d'Yves à sa mère qui pleurait, et l'adolescent s'éloigna dans la pluie froide. Après une longue marche, il atteignit la gare d'Auray. Bientôt il arrivait à Paris et s'y livrait à un travail opiniâtre.

A vingt-trois ans, il était avocat et vivait dans l'intimité d'André, pénétrant dans tous les salons à la suite de cet élégant prodigue, pour qui les bals et les fêtes étaient l'essence même de la vie. Et de plus en plus,

Yves Kermorgan devenait ambitieux de fortune, ambitieux de tout ce qui tente la jeunesse dans la vie moderne. Il avait les passions vives et la haine de la médiocrité dans laquelle il était né.

Et là-bas, en Bretagne, la pauvre mère pleurait en filant à son rouet, car elle pensait bien que son Yves ne portait plus au cou sa petite médaille et que, chaque soir, il oubliait de réciter *"l'Ave Maria."* Et pendant que, dans la chaumière, le cœur fidèle songeait au fils chéri, lui, dans un habit élégant qu'il n'avait point soldé à son tailleur, avec des gants irréprochables et un gardénia à la boutonnière, conduisait un cotillon dans un lieu salin du faubourg Saint-Honoré. Il s'était affiné, et fidèlement copiait les manières d'André lui empruntait sa distinction et son charme. Parfois, un remords lui venait. Comment solderait-il ses créanciers ? Avait-il toujours en lui l'honnêteté bretonne pratiquée par les humbles pêcheurs ses ancêtres ? Alors ne voulant pas répondre, il s'étourdissait et donnait, à la faim de son âme une nourriture malsaine. Dieu, bientôt, devint un mot pour lui, et l'autre vie une vaine espérance. Il se riait de l'idéal et n'adorait que le succès.

Il appartenait aux nouvelles couches, mais il ferait brèche dans le vieux monde. N'avait-il pas le visage, la beauté du visage, une volonté indomptable, et, à son service, les prêts sans cesse renouvelés de son ami André.

Et puis, un jour, son ami mourut, tué raide sur un champ de courses. Ce fut un coup terrible pour Yves, car il aimait sincèrement André ; de plus, cette mort amenait l'écroulement de ses rêves. Alors, une nouvelle lutte commença pour Kermorgan ; une lutte où, seul et sans fortune, il fallut combattre contre l'obscurité, contre la mauvaise chance, contre le public indifférent, et, à certains jours, contre la misère noire.

On les a souvent racontés, ces combats de l'ambitieux, ces drames de privations et de l'envie ; mais on n'en dira jamais assez l'amertume.

Yves ayant dû quitter le riche appartement du parc Monceau qu'il habitait avec André, avait parfois des accès de désespoir à la vue de sa chambre de jeune avocat famélique, de sa chambre étroite, aux murs non ornés, au simple lit de fer, à la table noircie, couverte de plaidoiries pour des clients sans crédit : procédures embrouillées, labeurs écrasants qui rapportaient à peine le

pain du jour. Alors, chaque matin, il se mettait à la recherche de la fortune. Il eut remué ciel et terre pour la trouver. Quand donc arriverait-il à une situation éminente, soit au barreau, soit dans le monde politique ? Quand donc ferait-il partie de la classe dirigeante ? Les peuples ne sont-ils pas un troupeau qu'il s'agit de faire paître et d'exploiter. Il s'entendrait admirablement à mener ce bétail à la pâture. La fonction de pasteur qui, chaque année, tond la laine de ses brebis, lui plaisait infiniment. Mais il n'était pas le seul à envier les toisons. Ils étaient des centaines et des mille à aspirer au partage de la fortune publique ; des centaines et des mille à faire antichambre à la porte de la renommée, des centaines la tête pleine de rêves, le cœur gonflé d'espérance et les lèvres brûlées de soif et de faim. Trop d'avocats, trop de futurs hommes politiques dans le vaste Paris. Sur toutes les avenues conduisant à la richesse, au succès, c'était une cohue. A peine un sur dix de ces aspirants devenait célèbre, et tout le reste demeurait dans la foule, incorporé, meurtri, étouffé. Malgré son énergie, le mauvais sort poursuivait Yves. La mode, la vogue, les clients riches ne venaient point à lui. Partout il rencontrait le refus, ce compagnon accoutumé des malheureux des pauvres, fils de pauvres. Alors, de retour dans sa chambre de la rue Saint-André-des-Arts, accoudé sur sa table noircie, il se mettait à pleurer de désespoir. Comme il le connaissait ce mal qui tourmente notre siècle : la jalousie haineuse de celui qui souffre, et l'oubli égoïste de celui qui jouit.

Las enfin de poursuivre en vain le succès à Paris, il résolut d'aller au loin tenter fortune. On parlait de l'Inde comme d'une terre merveilleuse. Il se créa des chimères en rêvant au pays des rajahs, et réunissant ses faibles ressources, priant sa mère de faire vendre les quelques acres de landes, provenant de l'héritage paternel, il s'embarqua sur le "Duple".

.....
.....
Les heures s'écoulaient, la nuit était toujours pure et tranquille, lumineuse même, car la lune jetait des reflets mystérieux sur l'immensité.

Yves porta la main à son front et son regard prit une étrange fixité.

Oh ! la fortune, cette richesse qu'il avait toujours convoitée, mais elle était là, tout près de lui.